



# Et le peuple de Jamaïque prit son envol

Kei Miller donne voix aux sans-grade pour sonder l'histoire de l'île des Caraïbes

GLADYS MARIVAT

**K**ei Miller écrit toujours là où se rencontrent la Jamaïque – où il est né en 1978 – et le Royaume-Uni, où il vit. Sondant l'histoire violente de l'ancienne colonie britannique, il donne la parole à ceux que l'on n'entend jamais. Le peuple, les pauvres, les fous. Dans *L'Authentique Pearlina Portious* (Zulma, 2016), son premier roman publié en France, il suivait les mésaventures d'une prophétesse jamaïcaine envoyée en hôpital psychiatrique dès son arrivée en Angleterre. Dans *By the Rivers of Babylon*, il met au jour le destin d'Alexander Bedward (1848-1930), un prédicateur jamaïcain qui voulait relever un peuple humilié et que les Britanniques ont jeté, lui aussi, à l'asile.

A l'époque, la presse avait fait de cet homme un mauvais clown. C'était en 1920. Bedward, qui était proche du panafricanisme de Marcus Garvey (1887-1940, tenu pour un prophète par les adeptes du mouvement rastafari), avait annoncé à ses fidèles qu'ils pourraient s'envoler vers l'Afrique depuis le sommet d'un arbre à pain. Montrant l'exemple devant des milliers de Jamaïcains rassemblés pour assister à son envol, Bedward était tombé et s'était cassé une jambe. Déclaré fou par l'administration coloniale, il devait mourir dans un asile dix ans plus tard.

Or, cette « histoire, telle qu'elle est consignée et telle qu'on la murmure encore, n'est qu'une version de l'histoire », déclare le narrateur anonyme de *By the Rivers of Babylon*. « Conscience sans enveloppe corporelle », ce dernier survole Augustown, un quartier pauvre de la capitale, Kingston. C'est là que vit Ma Taffy. Pour cette mamie très respectée, l'histoire de Bedward n'est pas « l'histoire d'un fou qui se met à croire qu'il peut voler comme ça. (...) C'est juste une histoire comme plein d'autres dans cette foutue île de Jamaïque – juste un homme qui lutte et que ce maudit pays a

décidé de mettre à terre ».

## Souvenirs d'humiliations

A terre, là où se trouvent la plupart des personnages du roman. Un chef de gang, une prostituée, une jeune mère célibataire... Tous sont mis en échec par « Babylone », c'est-à-dire par la police et, plus largement, par le système qui maintient les inégalités sociales en Jamaïque. Le roman s'ouvre sur le 11 août 1982, lorsque Ma Taffy voit Kaia, son petit-fils, rentrer de l'école en pleurs. L'instituteur a coupé les dreadlocks de l'enfant, un véritable crime chez les rastafaris. Un crime qui, elle en est sûre, va provoquer l'« auto-clapse » – un mot qui, en dialecte jamaïcain, signifie « le désastre imminent, la calamité ». Avant la fin de la journée, en effet, tout s'effondrera, tandis que Kei Miller orchestre sous nos yeux sa tragédie.

Car ce qui est arrivé à Kaia réveille des souvenirs d'humiliations à Augustown, celle de Bedward et de bien d'autres. Les anciens se mettent à raconter « des histoires qui n'ont jamais été couchées sur le papier et qui survivent dans les coins les plus reculés de la mémoire des gens », tandis que les rastas descendent de leurs collines vers l'école en criant : « Feu ! Feu ! » Bien sûr, ce n'est pas qu'une affaire de cheveux ou de religion. « Pour se tenir droit, les hommes ont besoin de croire en quelque chose », observe Ma Taffy, et « Babylone fera tout ce qui est en son pouvoir pour trouver de quoi il s'agit et te l'arracher ». Tel un chœur grec, le chant des rastas nous révèle ce « quelque chose » : l'âme du peuple jamaïcain. C'est là tout l'art de Kei Miller. Savant dosage d'histoire et de poésie, son roman est un air qui emporte et dont les paroles dessillent le regard. ■

BY THE RIVERS OF BABYLON  
(Augustown),  
de Kei Miller,  
traduit de l'anglais (Jamaïque)  
par Nathalie Carré,  
Zulma, 304 p., 20,50 €.